

UN GASCON A PARIS

qui était Paul Lacome d'Estalenx ?

Il y a deux particularités étonnantes dans **la carrière du compositeur de musique** Paul Lacome d'Estalenx : il n'emprunta pas la filière habituelle du Conservatoire de Musique, ce qui en fait un cas particulier dans le monde des musiciens de notoriété ; enfin, il consacra chaque année le moins de temps possible à Paris, préférant à toutes choses vivre chez lui, au Houga, dans le Gers, et s'occuper de ses terres.

Et cependant, il connut pendant vingt-sept ans la joie du succès sur les scènes des théâtres lyriques de Paris que seules une formation musicale scolaire et une présence de tous les instants dans la capitale permettaient normalement d'atteindre.

Paul Lacome d'Estalenx naît au Houga le 4 mars 1838, seul enfant au milieu de six personnes adultes vivant sous le même toit, dans une famille cultivée et passionnée de musique.

Dès qu'il a trois ans, sa mère Clémentine et sa tante Elvire d'Estalenx lui apprennent à lire, à écrire et à compter, à dessiner et à modeler la cire. Puis son père s'occupe des sciences, son oncle Xavier d'Estalenx, des humanités et son grand-père Jean-Jacques d'Estalenx, de la musique. Jamais cerveau d'enfant ne fut pétri avec plus d'attention et d'amour.

Cette éducation familiale réussit parfaitement puisque, en octobre 1850, le jeune Paul entre directement en classe de 5ème au collège d'Aire-sur-l'Adour : il y accumule les prix jusqu'à la fin de ses études, faisant montre d'une grande aisance intellectuelle. Il montre surtout des dispositions extraordinaires pour la musique. Il ne l'apprend pas, il la retrouve. Dès l'âge de quatre ans, il

l'écrit : et sa première oeuvre est une fanfare pour cor de chasse ; il a alors cinq ans.

Il apprend le piano, la flûte, le cornet à pistons, le violoncelle (l'instrument de son grand-père, également excellent pianiste) et même l'ophicléide, et l'énorme pavillon de cet instrument lui permet, au collège, de cacher les oeuvres interdites de Fenimore Cooper, Dickens et du bibliophile Jacob.

Il y a une fanfare au collège d'Aire, qu'il dirige et alimente en ouvrages des maîtres italiens et en ouvertures de Meyerbeer ou Halévy, qu'il réorchestre pendant les récréations suivant la répartition des pupitres. Il compose aussi. Sa réputation passe les murs du collège et on vient même un jour le chercher de Mont-de-Marsan pour accompagner des musiciens professionnels en mal de pianiste. Plus tard, en 1862, à Bagnères où il se trouve, il tient le piano avec Gabriel Fauré au cours d'un concert où se produisent également Camille Saint-Saëns et le violoncelliste Jules Lasserre.

Sa famille et ses amis essaient de s'opposer à cette vocation qui s'affirme. Sa mère lui écrit en 1856 : "Il ne s'est manifesté rien de si extraordinaire en toi qui fasse pressentir le génie... Amuse-toi avec la musique et voilà tout." Et Sébastien Laurentie, qui était né au Houga, ancien



Inspecteur de l'Université, directeur du journal L'Union et membre influent de la Congrégation, écrit à son père Auguste Lacome : "Tu as raison de t'inquiéter de son penchant exclusif pour l'art musical... surtout quand sa position de famille ne lui permet pas de faire de l'art un métier."

Paul Lacome n'aurait donc peut-être pas entrepris de carrière musicale; s'il n'était devenu le familier de Jules de Lau-Lusignan. Celui-ci est un ami d'enfance de la mère et des oncles et tantes de Paul. Docteur en droit, licencié ès-sciences, homme d'une érudition encyclopédique, il a renoncé à sa carrière de magistrat et habite le château de Lau, à sept kilomètres du Houga, en compagnie de sa tante la marquise de Luppé. Clémentine d'Estalenx y fait de fréquents séjours et Jules devient le meilleur ami de Paul, bien qu'il ait vingt-deux ans de plus que lui. Il deviendra bien plus tard son beau-père.

Jules de Lau-Lusignan l'encourage donc : bon musicien, homme de théâtre par goût, lui-même écrit et compose. Il met au point un livret en trois actes tiré de La Danse Macabre du Bibliophile Jacob, qu'avait esquissé Paul au collège d'Aire et ce dernier en écrit la partition musicale entière. Remaniée et réorchestrée, celle-ci aura, dix ans plus tard, les honneurs d'une lecture à l'Opéra de Paris. Au même moment, Paul compose de la musique de danse, des mélodies, trios et quatuors, qu'il signe Paolo. Mais à vingt ans, conscient de ses insuffisances et suivant les conseils de sa tante Elvire, il prend des leçons d'harmonie avec Mr Puig, organiste à la cathédrale d'Aire, qui avait été lui-même l'élève de Mercadente à Naples.

Son départ pour Paris est le fruit du hasard. Il a vingt trois ans. Madame Louise Dubosc-Taret, du Houga, lui remet un numéro de l'hebdomadaire parisien Le Musée des Familles qui met au concours le livret d'un opéra-bouffe en un acte, intitulé Le Dernier des Paladins. Le jury est présidé par Halévy et le musicien primé doit être joué aux Bouffes-Parisiens.

Paul Lacome écrit et orchestre la partition en quelques jours : il est couronné ex-aequo avec un second prix de Rome! Le directeur du Musée des Familles lui écrit qu'on l'attend à Paris.

Cette nouvelle fait le bruit que l'on devine dans le landerneau folgarien. Elle consacre la réputation locale du jeune musicien et donne à réfléchir aux siens. Ses oncles et tantes se concertent - ses parents sont morts en 1859 et 1860 - car il s'agit de savoir s'il est prudent d'envoyer Paul directement du Houga dans les coulisses des Bouffes-Parisiens, où il risque de perdre son âme... et la considération de son milieu.

Alors, le miracle se réalise.

L'oncle Austinde Lacome offre deux cents francs à son neveu pour aider à son voyage et celui-ci part avec six cents francs en poche. C'était une somme! Les Bouffes-Parisiens mettent sa pièce en répétition. Trois mois passent. Le directeur fait faillite et Paul Lacome revient bredouille. Mais il n'a pas perdu son temps. A Paris, il a entendu tout ce qu'il faut écouter de l'Opéra aux Italiens, couru les concerts, s'est fait des relations et des amis sûrs... et a été même admis à la Société des Auteurs. Sa profonde culture générale et son entregent lui avaient permis de faire sa place.

En 1865, il reprend le chemin de Paris. Sébastien

Laurie lui propose la direction d'un journal : il refuse. Il veut garder son indépendance.

Il se fait un nom dans le journalisme musical, publie quelques mélodies, est joué à l'orchestre plusieurs fois. Adolphe Sax, le père de la famille des saxophones, qu'il a connu pendant l'Exposition Universelle de 1867, lui demande de travailler à mi-temps avec lui. Il écrit Amphitryon, un acte d'inspiration espagnole qui ne sera joué en définitive qu'en 1875 et en compose un autre que montent les Folies-Marigny, Epicier par Amour. Le jour de la répétition générale de la pièce... est celui de la mobilisation générale de la guerre de 1870. La pièce sera reprise en 1872.

En fait, quand il quitte la capitale paralysée par la guerre, il sait qu'il fait maintenant partie "des cent cinquante personnes qui se connaissent et sont connues à Paris." Paul Lacome revient donc au Houga, s'engage avec les mobilisés du Gers, refuse le grade de capitaine qu'on lui donne et part sous-lieutenant dans l'armée de la Loire. Le voilà de nouveau à Paris en décembre 1871. Dès 1872, il publie trois lieder, un Hymne à la France, des mélodies, douze Psaumes, trois recueils dont les Echos d'Espagne (c'est la première fois que l'on publie de la musique populaire espagnole en France, et le succès en est immédiat.), et un Tour du Monde en Dix Chansons. Il donne aussi au fameux Tertulia de la rue Rochechouart deux pièces en un acte : Je veux mon peignoir - qui lui vaut une gratification de 250 francs du ministère des Beaux-Arts - et En Espagne, suite de chansons espagnoles orchestrées.

Le 23 février 1873 a lieu la première de La Dot Mal Placée, fantaisie espagnole en trois actes donnée au Théâtre Lyrique de l'Athénée, "folie originale et gaie qu'une musique vive et brillante complétait de façon que le tout fût chaleureusement accueilli" écrit Henry Lecomte dans son Histoire des Théâtres de Paris. La pièce fait ses cent représentations.

En mai 1873, les Bouffes-Parisiens jouent avec succès un acte intitulé Le Mouton enragé. En 1874/1875, la salle Taitbout porte à la scène Amphitryon et une transcription de Callirohé, chef-d'oeuvre oublié de Destouches.

Enfin, le 27 octobre 1876, les Folies-Dramatiques donnent : Jeanne, Jeannette et Jeanneton, trois actes dont le succès est immédiat, et qui fait en France ses deux cents représentations. La pièce sera jouée pour la dernière fois en 1915.

Le musicien gascon a donc conquis sa place de haute lutte. Il apporte au genre de l'opérette "ce côté opéra-comique mis à la mode dans l'opérette d'après guerre (1870) par Lecoq et accentué par Lacome, Audran, et Varney", écrit Florian Bruyas dans l'Histoire de l'Opérette Française (édition E. Vitte, 1974)

En 1879, il passe seulement deux mois sur douze à Paris pour voir ses éditeurs et publier des mélodies, des duos, les Fondateurs de l'Opéra-Comique, et les Fondateurs de l'Opéra Français, ouvrages situant les origines françaises des deux genres, et non pas italiennes, contrairement à l'opinion répandue. La même année, en octobre, les Folies-Dramatiques jouent Pâques Fleuries, puis Le Beau Nicolas qui, écrit Didier Roumilhac, "en dépit de ses recherches d'instrumentation et de l'originalité de

Un gascon à Paris : Paul LACOME D'ESTALENX

sa mélodie, fit soixante-quatorze représentations".

En 1882, l'Opéra-Comique joue la Nuit de la Saint Jean qui aura trois reprises et quatre-vingt-dix-huit représentations. Le librettiste en est Jules de Lau-Lusignan. Et en 1883, les Bouffes-Parisiens donnent Madame Boniface qui atteint les cent représentations.

En 1885, le Théâtre de la Gaîté présente Myrtille, composé sur un livret d'Erckmann-Chatrion, pour lequel "Lacome avait écrit une musique très jolie et très personnelle. La délicieuse Myrtille ne chanta qu'une trentaine de fois", commente Bruyas. En fait, le livret d'Erckmann-Chatrion dérouta le public d'opérette.

En 1887, Les Saturnales sont jouées au Théâtre des Nouveautés, et en 1888, La Gardeuse d'Oie tient la scène de la Renaissance. En 1890, les Folies-Dramatiques donnent Ma Mie Rosette, ("mais quand se décidera-t-on à reprendre Ma Mie Rosette?" écrit Bruyas), qui atteint près de cinquante représentations à Paris et plus de cent à

Londres, puis La Fille de L'Air qui "fait un joli succès".

En 1891, Mademoiselle Asmodée passe aux Variétés. En 1893, on joue Le Cadeau de Noces aux Bouffes-Parisiens et, en 1895, Le Bain de Monsieur. A la Gaîté en 1898, c'est Le Maréchal Chaudron et aux Folies-Dramatiques Les Quatre Filles Aymon, qui

dépassent la centième sur cette scène.

En 1899 enfin, Lacome écrit un ballet sur un sujet d'Armand Silvestre, Le Rêve d'Elias, qui fait cent représentations à Paris, et autant à Londres.

Cette énumération de ses oeuvres de théâtre témoigne du fait que notre musicien fut l'un des principaux "fournisseurs" des cinq ou six théâtres parisiens qui, bon an mal an, se consacraient à l'opérette à l'époque de son âge d'or, dont l'apogée se situe entre 1880 et 1890. Il faut se souvenir de la rareté des scènes de théâtre lyrique à Paris, des perpétuelles difficultés financières de leurs directeurs, des rivalités de toutes sortes, pour mesurer la prouesse que représente sa carrière théâtrale.

Didier Roumilhac souligne d'ailleurs, dans sa notice écrite sur Paul Lacome que, curieusement, durant la guerre de 14-18, on reprend les opérettes de Paul Lacome dans les théâtres parisiens, comme si on voulait retrouver les valeurs sûres d'une époque heureuse : en 1916, à l'Apollo, on joue Madame Boniface, et au Trianon-Lyrique, Jeannette, Jeannette et Jeanneton, puis en 1917 : Ma Mie Rosette et à

nouveau en 1919, Madame Boniface.

On se doute naturellement que l'activité musicale de Paul Lacome ne se confine pas à la scène. Il a écrit plus de deux cents mélodies qui furent longtemps sur tous les pianos, dont L'Estudiantina, qui court encore le monde sous sa transcription valsée de Waldteufel : il a composé également vingt suites d'orchestre : Mascarade, La Feria, Noce Gasconne, Arvalia, La Verbena...

Paul Lacome, mû par sa curiosité naturelle, s'intéresse à bien des choses. Pour le centenaire de la Révolution Française que marque l'Exposition de 1889, il a l'idée de réorchestrer huit oeuvres de l'époque révolutionnaire et de les faire jouer. En définitive, l'Opéra-Comique en jouera trois : Le Barbier de Séville de Paisiello, Raoul de Créqui et la Soirée Orageuse de Dalayrac, du 27 juin au 5 juillet 1889. On imagine facilement le travail de recherche accompli à la

Bibliothèque Nationale, celui de la réorchestration, et les démarches inévitables.

Paul Lacome mène parallèlement sa vie de journaliste musical et d'écrivain, il participe à la rédaction de plusieurs revues littéraires et musicales. En 1875, il a plusieurs articles à écrire par semaine. En 1876, il publie La Musique en



Famille, plus tard une Histoire de la Corporation des Ménétriers, Les Etoiles du Passé, et en 1912, une Introduction à la Vie Musicale.

En 1880, lorsque l'église neuve du Houga fut achevée, en partie avec l'argent de sa famille, il accepte de tenir le bel orgue de vingt-et-un jeux qu'avait construit Magen. Il compose de nombreux ouvrages de musique sacrée, de belle inspiration ; des oratorios, l'Ecce Paris, le Stabat... tout cela fut publié.

En 1901, lorsqu'il prend sa retraite au Houga, il sait rapidement que la gestion de ses terres ne suffira pas à son goût de l'action. Aussi, il crée une école de musique à Mont-de-Marsan en 1902 et passe trois jours par semaine sur place pour donner ses cours. C'est une réussite. Les élèves affluent. Il est pleinement heureux d'apprendre la musique à d'autres, plus jeunes, donne un grand concert annuel... et fait jouer des opérettes. Mais fatigué, il renonce en 1912. Il écrit alors ses Souvenirs.

Il meurt dans sa maison natale du Houga, le 12 décembre 1920. ■